Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 46

Artikel: Le feuilleton : fille des champs : [suite]
Autor: Châtelain
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215957

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRANÇAIS VALAISAN

A M. Philippe Godet.

INSERATION

UN bonhomme se présente au bureau de rédaction d'un journal provincial romand et exhibe un manuscrit en demandant s'il ne mériterait pas les honneurs d'une *insération (sic).*

Le rédacteur, retenant ce vocable nouveau, parcourt rapidement l'insignifiante prose qui lui est offerte, puis rend la feuille, disant :

— Hélas, votre article est tout juste bon pour l'*incinération !*

ABRUTI !

Si l'on en croit Larousse et ses doctes et érudits confrères, ce mot s'applique à une signification peu flatteuse, très *dépréciante* même. Eh bien, dans la petite ville valaisanne où j'habite, il est prononcé avec une inquiétante facilité par les personnes du meilleur monde. Ils l'emploient fréquemment avec une étourderie qui n'a d'approchant que la signification abusive et « euphémistique » qu'on donne à cette expression. En effet, pour beaucoup de gens qui confondent aussi facilement *excessif* avec *extrême,* qui disent couramment d'une dame qu'elle est *affreusement belle, abruti* devient synonyme d'*étourdi.*

M. X... a négligé de faire telle ou telle chose qu'il m'avait promis d'exécuter. Ne me parlez pas de cet *abruti.* On ne peut se fier à lui, c'est un *abruti.* O le beau langage !

Le sévère et judicieux censeur du pur langage français, j'ai dit, M. Ph. Godet, devrait mettre ordre par chez nous ! *M. G.*

FILLE DES CHAMPS.

II

Paul Legrand — ô ironie des mots ! — est un de ces malheureux, sans cou, avec une grande bosse de côté et la tête dans les épaules, trop grande pour le corps grêle; de maigres cheveux collent aux tempes, tout secs comme des cheveux de mort sur une peau sans vie, blafarde, semblable à du vieux parchemin. Les yeux, trop petits, semblent s'ouvrir avec peine; le menton pointu repose sur la poitrine saillante. Quel âge lui donner ? Dix ans, douze ans, seize ans ? On ne saurait le dire; la tête est d'un adolescent, la voix qui en sort celle d'un enfant. Les bossus n'ont pas d'âge; ils naissent vieux comme l'insecte, tristes insectes rampants sans ailes légères ni vives couleurs.

Les Legrand sont pauvres. La mère va en journées, gagne quelques sous à coudre pour les tailleurs de la ville. Quand l'ouvrage manque, elle donne, vaille que vaille, à son garçon, les leçons qu'il ne peut recevoir au collège. On a bien essayé de l'y envoyer, mais ça le fatiguait d'être assis des heures entières sur les bancs de bois; alors il n'écoutait plus, ne retenait rien et, constatant sa misère, rentrait à la maison en pleurant. Puis c'est trop triste quand on est infirme de voir, aux heures de récréation, les camarades jouer et courir. Ils ont le dos droit, les jarrets solides; ils jettent, en été, des pierres aux oiseaux et en hiver des boules de neige aux passants; c'est la vie, ça !

Le bossu a donc renoncé au collège et essaie de s'instruire un peu dans des livres d'école qu'une voisine lui a donnés, les classes de son fils terminées. Mais lire toujours l'ennuie, et alors il regarde par la fenêtre les toits d'en face, où des chats dorment au soleil et où fument les vieilles cheminées grises. Parfois aussi des pigeons s'y posent, et lui, pour s'amuser, cherche à deviner de quel côté ils s'envoleront. Quand il a prédit juste, cela le réjouit pour un instant.

Ils sortent peu. Marcher, le fatigue; puis, au retour, c'est cinq étages à monter sur un mauvais escalier de bois, sombre, avec, en guise de main courante, une corde crasseuse suspendue au mur nu. Le dimanche, toutefois, lorsque le temps est beau, que le soleil brille, le courage lui vient avec le désir de sentir tomber sur lui ces chauds rayons qui ne coûtent rien et pourtant n'entrent jamais chez eux. Ils vont alors s'asseoir sous les ormeaux de la grande promenade où chantent les merles, ou bien sur les quais; ça le distrait de contempler le lac aux lointains horizons, le pays de l'autre rive, que parcourt sa pensée d'infirme qui jamais ne les verra de plus près.

Mais pour lui le grand jour dans l'année est la fête de la jeunesse. Longtemps, bien longtemps d'avance il s'en réjouit, pensant à la course en tramway, aux musiques, aux chevaux des carrousels, à l'orange que lui achètera sa mère. Pour elle c'est un supplice. Voir tous ces enfants sains et rieurs, ces visages illuminés par le plaisir, cette joie de tous à laquelle la nature elle-même participe en l'inondant de sa belle lumière, c'est trop dur... Puis les gens, quand leurs regards tombent sur son pauvre bossu, souvent répriment mal un mouvement de pitié, presque d'humeur. « Malheureux, semblent-ils dire, que viens-tu faire ici ? Ce n'est point ta place; pourquoi nous attrister par ta souffrance ? Quand on est si laid à voir, on reste chez soi... » Et le cœur de la mère alors se serre dans une inexprimable angoisse. « On s'habitue à tout », dit la bêtise des nations; c'est faux; il est de ces souffrances auxquelles une mère ne s'habitue pas.

Le carrousel tourne toujours, et toujours Paul Legrand, en extase, suit des yeux les gamins qui brandissent leurs poignards pour attraper les bagues, les fillettes en ceintures roses et bleues.

— Allons, viens, mon garçon; tu te fatigueras trop, répète sa mère.

Lui, au lieu de répondre, pousse une exclamation de joie.

— O mère ! une carte ! j'ai une carte ! Deux cartes ! s'écrie-t-il en lui montrant deux petits carrés de carton aux armes de la ville.

— Tu les as trouvées ?

— Non, quelqu'un vient de me les glisser dans la main.

Elle se retourne vivement. Personne dans la foule ne les regarde. Tous les yeux sont fixés sur le carrousel.

— Bien, reprend-elle d'un ton dans lequel perce plus d'inquiétude que de joie; mais pourras-tu seulement monter sur un cheval ? Prends une voiture plutôt; c'est moins dangereux.

— Non, non, un cheval, un cheval ! Tous les garçons vont sur des chevaux.

L'orgue, à ce moment, cesse de jouer, la machine ralentit sa marche, tourne de plus en plus lentement et enfin s'arrête. Un cheval gris pommelé, avec une crinière blanche et une bride noire ornée de clous dorés, est devant eux.

— Celui-ci, mère, celui-ci ! Aide-moi.

Il s'est cramponné à la courroie de l'étrier et, soutenu sous les bras par sa mère, parvient non sans peine à se hisser sur la bête. Ce n'est heureusement pas la cavale de Messidor, les autres non plus. Ils n'ont ni jarrets dressés ni croupe en mouvement, et tous pris d'assaut portent déjà leur cavalier, hardis garçons ou légères amazones. L'employé chargé de recueillir les cartes a fini sa tournée, un strident coup de sifflet retentit, l'orgue se met à jouer et la lourde machine s'ébranle. Les drapeaux et les banderolles frissonnent dans l'air, les globes multicolores des lampes suspendues aux poutrelles de la tente se balancent; les guirlandes de verroterie scintillent, et l'on entend, mêlé au lourd ronflement de l'engrenage, le heurt des poignards contre le bras de fer qui présente les bagues.

Cramponné des deux mains à la barre qui supporte son cheval gris, l'infirme, en extase, pour mieux jouir, a fermé les yeux. Il est tout pâle, avec sur ses lèvres minces l'expression solennelle du prêtre offrant le sacrifice. Inoubliable minute ! Son rêve de bien des années se réalise; pour un instant, il est quelqu'un, un garçon comme tous les autres. Il tourne, l'air lui fouette le visage; tout son pauvre corps tremble d'émotion. L'orgue joue *Carmen,* le grand air de bravoure :

Toréador ! en garde ! Toréador !

Et c'est navrant de voir cet être difforme accroché au cheval qui l'emporte dans ce tourbillon de jeunesse, de santé, de fraîches toilettes, dans cette rumeur de cris de joie, de rires argentins, aux accents de cette musique triomphale :

Toréador ! l'amour, l'amour t'attend, toréador !

Le bossu, les pieds ballants dans le vide, les mains osseuses nouées au fer tutélaire, la face blême, semble Quasimodo enfant égaré dans une ronde de sylphides.

(A suivre.) Dr CHATELAIN.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

La « Montreusienne » donnera, le samedi 27, le dimanche 28 novembre et le mercredi 1er décembre, dans la grande salle du Nouveau Collège de Montreux, une pièce inédite, *A la Chotte,* qui se passe à Montreux, de nos jours, et sera agrémentée de chœurs et de chansonnettes de chez nous.

Le produit intégral de ces soirées sera consacré à des œuvres de bienfaisance locales, la Crèche, la Cure d'air de Brison et le monument aux soldats montreusiens.

Bonne chance à la « Montreusienne » !

GRAND THEATRE. — Dimanche 14, deuxième et dernière de *La Tour de Nesles,* grand drame en neuf tableaux, d'Alexandre Dumas. Rideau à 20 heures précises.

ROYAL BIOGRAPH. — Au programme du Royal Biograph de cette semaine, *Les Quatre Irlandaises,* une excellente comédie sentimentale et humoristique en 4 parties, avec l'exquise miss Bessie Barriscale, une des artistes de cinéma actuellement en vogue. La partie comique est représentée supérieurement par *Quand l'Amour est aveugle...,* une comédie-bouffe de la nouvelle série Mack Sonnett, un comique des plus étourdissants. Enfin avant-dernière semaine pour *Le Motocycliste infernal* avec deux nouveaux épisodes et *La plus belle femme de Suisse,* sixième sélection.

Dimanche 14 courant, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Salle chauffée.

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39
Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 ½ h.
Du Vendredi 12 au Jeudi 18 Novembre 1920
Dimanche 14 Novembre : 2 MATINÉES à 2 ½ h. et 4 ½ h.

Programme extraordinaire
Les
4 IRLANDAISES
Excellente comédie sentimentale
et humoristique en 4 parties avec l'espiègle
BESSIE BARRISCALE

Quand l'Amour est aveugle...
Un succès de fou-rire de la série Mack Sennett.

Le Motocycliste infernal
2 nouveaux épisodes.

La plus belle femme de Suisse
6me sélection.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET. édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.